

On vient de risquer une théorie sur les aurores boréales ; on prétend qu'elles sont dues à des fragments météoriques et à de la poussière circulant autour du soleil, qui, en entrant dans l'atmosphère du globe terrestre, deviennent incandescentes par la friction et apparaissent comme aurores ou étoiles filantes. Cette matière cosmique étant composée, d'après la théorie en question, pour la plus grande partie, de substances magnétiques, tel que le fer et le nickel, lorsqu'elle s'approche de la terre, elle est soumise à l'influence du magnétisme terrestre, et se dirige en lignes magnétiques représentant les rayons de l'aurore. De plus, les bandes aurorines perpendiculaires au méridien, que l'on a remarquées quelquefois, sont supposées être le résultat de parcelles cosmiques composées d'une matière diamagnétique.

De tous les peuples commerçants, le Chinois est celui qui sait mieux parer sa marchandise et la montrer sous l'aspect le plus séduisant. Il sait donner un nouveau prix, ou un nouveau lustre aux produits variés de l'excellent pays qu'il habite : les animaux et les végétaux se perfectionnent par ses soins, pour le plaisir des yeux, de l'odorat ou du palais. Leurs étangs ne sont pas abandonnés à la nature ; le poisson qu'ils renferment n'est pas réduit aux aliments que les eaux et le sol peuvent lui offrir ; le propriétaire a soin de le nourrir. Le matin et le soir, et quelquefois plus souvent, on lui porte du riz cuit, auquel on ajoute du sang, des débris d'animaux et de végétaux, surtout des matières huileuses dont les poissons sont très avides, et qui les engraisse rapidement sans qu'ils grossissent beaucoup. On choisit de préférence de jeunes individus, et une perche traitée de cette manière, n'exède pas le poids d'une livre. Au bout de quelques mois le poisson est en état d'être envoyé au marché ; on fait une pêche partielle ; on prend les plus belles pièces, et on tâche que le transport ne les fasse pas souffrir. Ce qui n'a pas été vendu retourne à l'étang où les mêmes soins lui sont continués, jusqu'à ce que tous les poissons aient acquis la mesure d'embonpoint recherchée par les amateurs. Cette industrie, qui exige plus de soin que de dépense, est à la portée de tous les fermiers qui ont un petit étang dans leur ferme ; ils peuvent engraisser du poisson aussi facilement que ceux de notre pays engraisser des volailles. C'est, en Chine, une branche importante de l'économie rurale.

X.

## LA RUSSIE ET L'ANGLETERRE.

Il faut faire aux Slaves du sud une vigoureuse saignée ! s'écriait il n'y a pas longtemps lord Derby, qui ne peut comprendre sans doute qu'un peuple aspire à l'affranchissement et à la liberté, s'il se trouve que ces aspirations soient de nature à déranger les combinaisons de la politique traditionnelle de l'Angleterre. La saignée se continue de façon à satisfaire et au delà le noble docteur qui s'est plu à prononcer cette ordonnance. Les Turcs, en effet, ont envahi le territoire serbe et n'hésitent pas à employer les moyens qui leur ont si bien réussi en Bulgarie. Partout sur leur passage les incendies s'allument. Les Circassiens, si réfractaires qu'ils soient à toute civilisation, ont su bien vite cependant, — c'est là un caractère propre aux sauvages, — s'approprier les pires inventions des peuples civilisés. Ils portent avec eux, nous disent nos correspondants, des seaux de pétrole pour activer les incendies. Les populations terrifiées s'enfuient à leur approche, malheur aux retardataires ! Ils n'ont à espérer ni trêve ni merci.

Tous les journaux du monde civilisé dénoncent ces act

de sauvagerie abominable ; le parlement anglais retentit des protestations indignées des membres du parti libéral ; le gouvernement turc lui-même comprenant enfin qu'il se place au ban de l'Europe, fait démentir officiellement ces excès, — on sait, hélas ! ce que valent les assertions officielles du gouvernement turc, — et cependant l'Europe assiste impassible à l'effusion du sang.

Il n'est plus question de médiation ou d'intervention. « Les renseignements que nous recevons des différentes capitales de l'Europe, dit le *Mémorial diplomatique*, en position d'être bien renseigné sur ces matières, nous mettent en mesure d'affirmer qu'il n'est question en ce moment ni de médiation ni de congrès en vue des affaires de la Turquie. Les cabinets sont d'avis de laisser les opérations militaires suivre leur cours et de ne pas proposer une médiation qu'aucun des belligérants n'a demandée. »

Or, comment se fait-il que les puissances aient renoncé à une médiation qui devait se produire dès qu'un fait militaire important aurait donné à l'un des belligérants un avantage marqué ? Ne compte-t-on pour rien la défaite des Serbes à Knjazewatz, l'occupation de Zaitchar et l'envahissement de la Serbie par les Turcs ? Que faut-il de plus ? que les troupes ottomanes soient campées sous les murs de Belgrade et que les Serbes s'humilient au point de demander merci, comme le veut le cabinet de Saint-James, jaloux de l'honneur et de la dignité de sa protégée, la Turquie, alors que le gouvernement ottoman en fait lui-même si bon marché ?

Non, nous voulons croire et nous croyons que tous les gouvernements déplorent une effusion de sang inutile, puisqu'il est d'ores et déjà convenu que, quelle que soit l'issue de la lutte, on maintiendra l'intégrité territoriale et politique de la Serbie. Mais les puissances ne peuvent se mettre d'accord sur la politique à suivre dans l'avenir. Il ne suffit pas, en effet, de s'interposer entre les belligérants ; il ne suffit pas d'ordonner la cessation des hostilités ; tout cela est simple et facile ; il faut encore avoir un programme tout prêt, un projet entendu d'avance, pour réédifier sur les ruines accumulées, pour cicatriser les blessures, pour résoudre en un mot la question d'Orient.

Or, c'est là que l'on cesse de s'entendre. Laissons de côté la France et l'Italie. Ne cherchons pas à deviner quelles compensations le cabinet de Berlin veut obtenir dans l'Occident de l'Europe pour prêter son aide à telle ou telle solution de la question d'Orient, où il n'a aucun intérêt direct. Ne tenons même pas compte de l'Autriche, intéressée cependant au premier chef. Il reste deux Etats en présence, la Russie et l'Angleterre ; deux Etats musulmans, dans une certaine mesure, en raison de leurs vastes possessions asiatiques. Et ces deux Etats se trouvent, ce n'est un secret pour personne, en antagonisme direct.

L'un, la Russie, s'est déclaré le protecteur des Slaves du sud. C'est là sa politique traditionnelle, c'est là le côté qui le rattache à l'Europe. Qu'il abandonne les Slaves aujourd'hui ou plus qu'il n'a jamais besoin d'aide et d'appui, son rôle en Europe est terminé ; la Russie redevient simple puissance asiatique. Or, en admettant même que le cabinet de Saint-Petersbourg ait renoncé à toute idée de s'agrandir aux dépens de la Turquie, il n'en poursuit pas moins son démembrément, car il lui faut assurer par la persuasion ou par la force la liberté absolue des rayas, et, en le faisant, il s'assure une influence prépondérante, une véritable domination en Turquie. En même temps, la Russie acquiert dans tout le monde asiatique musulman un prestige énorme.

Aussi avec quelle ardeur ne poursuit-elle pas son but ? Nous ne reviendrons pas sur l'enthousiasme que le gouvernement a su provoquer dans toutes les provinces de la Russie en faveur des Slaves. Le cabinet de Saint-Petersbourg agit encore sur la Roumanie et sur la Grèce, qui l'une et l'autre prennent une attitude de plus en plus hostile envers la Turquie.